François RASTIER, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*

Paris, Presses universitaires de France, 2015, 288 pages

Maryvonne Holzem

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10665>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10665

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2016

Pagination : 489-491

ISBN : 9782814302839

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Maryvonne Holzem, « François RASTIER, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui* », *Questions de communication* [En ligne], 29 | 2016, mis en ligne le 30 juin 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10665> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10665>

La question qui se pose alors consiste à savoir dans quelle mesure cette expérience en milieu sportif peut être adaptée à l'ensemble de la vie humaine, dans les différents moments de la vie – et dès lors et par exemple, au sein du monde de l'éducation, dans le temps de l'université et des études, tout comme dans le temps du travail et du loisir. La même question se pose au sujet de l'ensemble des expériences médicales, sociales, éducatives ou culturelles réussies qu'Antigone Mouchtouris évoque (p. 113) ainsi qu'à propos des traditions et pratiques spirituelles (comme la méditation ou le yoga) ayant fait leurs preuves dans la gestion du stress.

Il s'agit alors, par l'étude, l'évaluation et la valorisation de ces pratiques, de rendre possible des stratégies adaptatives réussies et résilientes, c'est-à-dire qui transforment l'épreuve et les effets dépressifs qui en découlent habituellement en nouvelles forces et expressions positives de soi.

Ne pouvant compter sur la durabilité des acquis techniques qui poursuivent encore et peut-être pour longtemps leur évolution dans l'accélération des transformations, ces stratégies adaptatives ne sauraient s'imposer sans viser la restauration du monde des hommes, au sens que lui donne Hannah Arendt, c'est-à-dire d'un monde de la durabilité et de la sociabilité. Selon Antigone Mouchtouris, c'est d'abord dans le domaine culturel qu'on trouvera la plupart des réponses à la question d'une éducation à la bonne adaptation, au stress bénéfique et à une résistance à son installation dans le temps.

Ce qui est donc en jeu dans *Stress et temporalité* n'est ni plus ni moins que l'avenir d'une humanité actuellement totalement dépassée par ses propres emballements socio-économiques dans son rapport au temps.

Marie-Line Bretin

CRIT, université de Franche Comté, F-25030

marie.line.bretin@orange.fr

François RASTIER, *Naufrage d'un prophète. Heidegger aujourd'hui*

Paris, Presses universitaires de France, 2015, 288 pages

Le propos général de ce livre que l'auteur dédie à la mémoire de Primo Levi est celui d'un interprète critique face à un corpus intentionnellement problématique : celui des écrits de Martin Heidegger (1889-1976). Les réécritures et effacements du philosophe allemand lui-même, son style prophétique et divinatoire, les traductions édulcorées et lénifiantes de ses disciples, le refus par ses ayants droit de donner

accès à l'intégralité du corpus presque 40 ans après son décès nourrissent ici les questions philologiques et herméneutiques sur sa réception.

Non réservé aux philosophes, l'ouvrage s'ouvre sur la situation volontairement paradoxale de la lecture de ces textes (pp. 1-49). Comment les interpréter « alors même que l'auteur le refuse et selon quel principe ? » (p. 3). La récente publication en allemand par Peter Trawny (à la demande des ayants droit) des quatre premiers tomes (1 800 pages) des *Cahiers noirs* (*Schwarzen Hefte*, journal de pensée de Martin Heidegger tenu à partir de 1930), qui ont tranché la question naguère controversée de l'antisémitisme du Maître, conduit François Rastier à étudier ces écrits à la lumière de ceux des idéologues allemands de la période nazie. Cette confrontation met en lumière le projet politique heideggérien dans son programme sacrificiel, conduit dans les mêmes termes que les thèses d'Hitler ou les écrits d'Alfred Rosenberg ou de Carl Schmitt. Il ne s'agit donc pas ici de s'intéresser au membre du parti nazi qu'il fût depuis 1933 et jusqu'en 1945, mais bien à celui qui voulait devenir le *fürher* du *fürher*, selon les propos de Karl Jaspers (Richard Wolin, « Heidegger l'antisémitisme en toute lettres », *Books*, 58, 2014, pp. 23-25). Toujours si difficile à établir, le discours prophétique s'inscrit dans une temporalité à l'échelle du millénaire tout comme celle promise pour le *Reich* par Hitler. De ce point de vue, la défaite de l'Allemagne nazie peut être relativisée au regard de la portée apocalyptique du message.

« L'art de ne pas lire » auquel se consacre le chapitre suivant (pp. 52-82) fait obstacle, textes référencés et traductions à l'appui, à la dissociation complaisante de philosophes – souvent français – entre l'engagement politique de Martin Heidegger au côté du régime nazi et les textes fondateurs de sa philosophie. En dressant le constat de cette exception philologique assumée par le maître et ses disciples, l'auteur rend un hommage appuyé au travail d'Emmanuel Faye (Heidegger, *l'introduction* du nazisme dans la philosophie : autour des séminaires inédits de 1933-1935, Paris, A. Michel, 2005 ; *Id.*, éd., Heidegger, le sol, la communauté, la race, Paris, Beauchesne, 2014). Face au conformisme académique qui n'aime guère réviser ces certitudes (bien que sans commune mesure avec l'enjeu démocratique que sous-tend la reconsidération du corpus heideggérien) qui s'est notamment illustré lors de la publication des *Écrits de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure (Paris, Gallimard, 2002) – qui auraient pourtant dû conduire l'ensemble de la discipline à une relecture du *Cours de linguistique générale* publié par Charles Bailly (1995 [1916], Paris,

Payot) – ni ses cours et préfère dénigrer, voire diffamer, François Rastier défend l'idée d'une reconsidération herméneutique ouverte par la publication des premiers volumes des *Cahiers noirs*. Reconsidération impérieuse face à une œuvre qui, souligne-t-il, est paradoxalement « ainsi faite pour n'être ni lue, ni interprétée » (p. 81) : la grandeur du philosophe valant pour contenu de son corpus. Curieusement les disciples ne s'associent pas aux demandes d'ouverture des archives, toujours fermées aux chercheurs.

Le linguiste examine ensuite l'idiolecte d'Heidegger, son art secret d'écrire. Il se fonde sur de nombreux exemples pour illustrer, *Mein Kampf* à l'appui, la manière dont Heidegger a intégré, par ontologisation et nominalisation, le propos hitlérien au discours philosophique. L'analyse du fonds sémantique de la rhétorique heideggérienne – qu'il s'agisse de sa correspondance avec Elfide, sa fiancée, dès 1916, ou des deux conférences prononcées en 1949 – renseigne sur la nature d'un programme identitaire échafaudé sur la peur d'une destruction de l'identité de l'être par sa promiscuité avec celui qui n'a pas de sol (le « juif errant » en l'occurrence). On y apprend avec effroi comment l'auteur de *Sein und Zeit* (1927) a mis ses compétences rédactionnelles au service d'un brouillage historique macabre, transformant les bourreaux en soi-disant victimes. Les vraies victimes, quant à elles, n'en seraient pas vraiment puisque non considérées comme des êtres devant la mort, mais des « Stück », autrement dit des pièces préalablement tatouées et « produites » dans un processus de travail à la chaîne (fabrication de cadavres).

Au lecteur consterné par des propos que de nombreux extraits mis en notes viennent attester, François Rastier donne la raison d'être d'un tel programme, pouvoir aujourd'hui justifier l'injustifiable : l'extermination. Néanmoins, la récente publication d'une partie des *Cahiers noirs* qui n'apprend en effet rien de bien nouveau sur l'antisémitisme viscéral d'Heidegger est en droit de soulever les plus grandes inquiétudes dans le présent de leur réception. L'auteur remarque que cette parution tardive a été programmée par Heidegger lui-même, afin de pouvoir ménager une radicalisation progressive de son œuvre et être reçu sous les meilleurs auspices au siècle suivant. À ce moment, le lecteur se remémorant l'avant-propos (pp. ix-xiv) prend conscience qu'il lit bien plus qu'un livre d'herméneutique philologique sur les manipulations et méprises demi-volontaires qui émaillent les écrits, du et sur le philosophe, mais « un point de vue présentiste à un moment où les questions de la responsabilité de la pensée et de la reconstruction de l'éthique se

posent avec acuité » (pp. xi). Ce chapitre (pp. 83-118) exemplifie le propos en réservant une large part aux dénis de l'heideggerisme contemporain qui, sous la plume des Alain Badiou, Gianni Vattimo, Peter Trawny etc., associe les victimes à leurs bourreaux et participe activement d'une banalisation de l'antisémitisme.

Dans le chapitre suivant (pp. 119-157), l'auteur ouvre les *Cahiers noirs* qui, au-delà de l'antisémitisme radical, confirment le rapport indéfectible entre la philosophie heideggérienne et le nazisme. La publication de ces *Cahiers* accomplit la teneur prophétique exterminatrice de l'œuvre. Voilà qui sonne, malgré leur déni et leur relativisme de mise, la crise des apologistes heideggériens dans la distinction qu'ils ont toujours cherché à opérer entre le nazi et le philosophe. Philosophie bâtie contre un « monde enjuivé » vivant dans l'oubli de l'être, puisque apatride et cosmopolite, auquel sont associées la pensée instrumentale et la modernité technique. Les victimes de l'industrie de la mort seraient les agents d'une mondialisation bancaire et industrielle qui traite des humains comme des numéros : cet amalgame devenu récurrent dans les discours de l'extrême droite.

L'ouvrage caractérise le pivot de la philosophie d'Heidegger dans la façon dont elle a détourné la tradition ontologique (être parménidien défini comme identité à soi) pour fonder une idéologie identitaire, celle de l'essence du peuple allemand appelé à la domination. L'abstraction des écrits du maître relève du paralysisme contre lequel la rhétorique en son temps et la rationalité philosophique se sont construites, comme l'illustre savamment le livre.

François Rastier conduit ses lecteurs aux deux points de rendez-vous, tout aussi essentiels qu'habituels pour qui a coutume de le lire : la dé-ontologie, puis la responsabilité. C'est sous cette double égide que s'achève l'ouvrage et que s'ouvre la question des enjeux humanistes présents. La philosophie d'Heidegger, qu'il conviendrait de rebaptiser « doctrine dangereuse » comme véritable idéologie de la transgression, serait-elle à même de mieux faire comprendre et donc par là même de justifier l'extermination nazie du siècle passé et la barbarie présentée comme indifférenciée au siècle naissant ? À moins qu'elle ne nous permette, d'une part, de nous y accoutumer et, d'autre part, d'envisager l'exclusion de l'autre, de l'étranger, comme la planche de salut prônée par la propagande identitaire. La phrase de Rithy Panh, rescapé témoin du génocide cambodgien, citée au cœur de l'ouvrage, met en lumière la portée générale du propos : « Avant tout massacre, il y a une idée » (*Le Monde*, 07/04/14).

Le livre rappelle qu'il n'y a pas d'affaire Heidegger qui renverrait dos à dos détracteurs et défenseurs de la pensée du maître, puisque ce n'est pas à une pensée mythifiée qu'il s'intéresse, mais aux écrits et à leurs stratégies d'intimidation et de séduction. Il faut avoir le courage de relire Heidegger et de reconsidérer l'état de la question. Cette tâche revient aux sciences de la culture – pour lesquelles on ne peut étudier l'homme sans étudier l'anthropisation (François Rastier, Bouquet Simon, éd., *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, Presses universitaires de France, 2002) –, elle illustre le programme de la sémantique interprétative qui engage à renouer avec l'herméneutique matérielle à l'heure des corpus numériques. Elle rappelle que tout texte doit être rapporté à un corpus pour être interprété. L'élargissement du corpus heideggérien aux *Cahiers noirs* a changé la réception d'une œuvre qui, en perdant son ambiguïté, peut, espérons-le, voir sombrer son pouvoir de séduction. L'ouvrage de François Rastier concourt à ce naufrage.

Maryvonne Holzem

Dylis, Litis, université de Rouen, F-76000
Maryvonne.Holzem@univ-rouen.fr

Michael RINN, éd., *Témoignages sous influence. La vérité du sensible*

Laval, Presses de l'université Laval, coll. Mémoire et survivance, 2015, 271 pages

Dans la continuité des travaux qui dénoncent les illusions du caractère objectif du témoignage, l'ouvrage traite de ses dimensions intersubjectives, ce qui entraîne la prise en compte de l'influence de ses conditions de production et de réception. Celle-ci concerne les témoins directs soumis à une exigence de vérité comme ceux qui, sans être des témoins de cet ordre, cherchent à témoigner pour les victimes, au nom de certaines valeurs, notamment de justice. L'hypothèse présentée par l'éditeur scientifique du volume est que la vérité du témoignage s'établit précisément par rapport à ses influences éthiques, esthétiques, idéologiques, lesquelles s'exercent dans des contextes historiques, culturels et sociaux qu'il faut soigneusement établir. Partant de là, le témoignage est défini comme une communication entre le témoin et l'auditoire, visant à provoquer le consensus par rapport à une vérité à mieux faire partager ou à provoquer le dissensus quand le témoignage doit se frayer un difficile chemin pour être entendu. La force du témoignage est également mise en relation avec une double dimension cognitive et affective reposant sur un investissement du corps sensible, sur l'empreinte que l'événement – le plus souvent terrifiant – laisse

sur les corps. Ici s'explique le sous-titre de l'ouvrage, le corps sensible étant marqué par l'expérience passée, la réexpérimentation du témoignage et l'angoisse qu'il ne soit pas reçu à la hauteur des attentes du témoin. À dire vrai, on aurait souhaité que l'introduction (pp. 1-5) de l'ouvrage aille plus loin dans la définition du témoignage, en intention et en extension, compte tenu de la diversité de ses formes évoquées, plus loin aussi dans l'examen du lien entre sensible et vérité – à travers la distinction entre *sensorialité* et *sensibilité* (affects, émotions, sentiments) –, tant il est vrai que ces niveaux du sensible affectent différemment la production et la réception des témoignages. On aurait également souhaité que l'introduction faisant la synthèse des études de cas, articule la vérité du sensible avec les notions structurantes les trois parties de l'ouvrage : ce ne sont ni la même vérité, ni le même sensible qui font sens, lorsqu'il s'agit de considérations éthiques ou esthétiques, lorsqu'il s'agit de témoigner dans des productions spontanées ou fortement institutionnalisées, etc. Pointant sur l'émergence d'un nouveau sens commun, substituant le « bon » témoin subjectif au « bon » témoin objectif (p. 5), la conclusion de l'introduction est stimulante d'un point de vue épistémologique, mais l'on doit mesurer les résistances à ce changement de paradigme si l'on pense au fait que la subjectivité des témoignages post-traumatiques est encore massivement exploitée en justice pour invalider leur valeur et discréditer leurs auteurs, notamment dans les cas de viol.

La première partie, « Genre et discours », s'ouvre sur la contribution de Régine Waintrater, intitulée « Le témoignage : une écriture sous conditions » (pp. 9-17). L'article repose sur l'hypothèse – inspirée de la psychanalyse – selon laquelle une part du témoignage repose sur un savoir insu, ce qui est confirmé par la temporalité des témoignages, avec un temps de latence nécessaire à la ressaie psychologique de l'expérience et de ses traumatismes, au bout duquel le travail de réparation peut aboutir. Cette temporalité personnelle croise aussi une temporalité sociale, avec les témoignages des premiers temps, traversés par l'urgence personnelle des témoins à dire, l'amuissement des paroles privées au profit d'une parole publique dans un deuxième temps, remodelant les témoignages en fonction des attentes sociétales, des militants, puis un troisième temps avec le retour aux discours privés qui se positionnent par rapport à la parole collective et à ses vérités officielles. Le deuxième texte, « Témoins en dialogue » (pp. 19-28), offre à Anny Dayan Rosenman l'occasion d'évoquer l'influence des racines culturelles qui modèlent les témoignages, à travers les exemples de Rachel Ertel, Jorge Semprun,